

demeure pas maîtresse dans la dernière décrépitude. Je pense à ce livre effroyable : *La Vieillesse de Lady Chatterley*.

*Journal de Gide*¹

Dans son journal, que publie *La Nouvelle Revue française*, André Gide cite ces paroles d'un jeune mourant : « Il n'y a pas de plaisir à jouer dans un monde où tout le monde triche². » Paroles qui n'émeuvent pas seulement la pitié par la déception affreuse qu'elles trahissent ; elles nous touchent au point sensible et chacun regarde ses mains, examine les dés qu'il agite : sont-ils pipés ? Sommes-nous des tricheurs ? Faisons-nous semblant de croire ce que nous croyons ? Du monde et de nous-mêmes, ne retenons-nous que ce qui sert notre cause et renforce nos partis pris ?

C'est ce dont Gide n'a jamais douté ; d'où son irritation contre Barrès. Selon lui, Barrès est un homme que l'Asie attire, mais qui renie ses plus profonds désirs et se fabrique des idoles : la terre, les morts. Pourtant, ce qui nous importe aujourd'hui, ce n'est pas la doctrine barrésienne dont les insuffisances sautent aux yeux, mais le constant effort de Barrès pour se dépasser. Ce besoin est en lui chaque jour plus exigeant ; il ne se suffit pas à lui-même ; et il eût été un tricheur, justement, s'il avait agi sans en tenir compte. Jamais, d'ailleurs, Barrès n'a nié son penchant pour le rêve, ni pour la dissolution de l'être. Ce goût, il n'a même pas prétendu le détruire en lui ; simplement en demeurer le maître. Il fait à l'évasion une place dans sa vie ; il s'accorde des répit : « ... Il s'agit qu'un jour, après tant de contraintes, je me fasse plaisir à moi-même³... », écrit-il au printemps de 1914, à la veille de son départ pour l'Orient⁴. Mais, à peine a-t-il lâché la bride qu'il se reprend, ou plutôt qu'une autre part de lui-même élève son exigence : « Je n'y vais pas chercher des couleurs et des images, mais un enrichissement de l'âme... »

Barrès, qui n'était qu'un chrétien de désir, bien loin d'irriter Gide, devrait le séduire, puisqu'il ne sacrifie aucune de ses tendances opposées, qu'il orchestre leurs voix adverses. En somme, là où Gide a échoué, Barrès réussit en nous donnant, toujours, le total de lui-même. Barrès a passé sa vie, pour ainsi dire, à « s'accorder ». Gide, au contraire, s'établit dans le désaccord ; il est déchiré et, jusqu'à ces derniers temps, il en a été réduit au dialogue entre le chrétien et le Grec ; chacun des ennemis, dans son cœur, parlait à son tour ; ou bien ils se disputaient confusément. Il n'a cessé d'être divisé contre lui-même. Sans doute, de très bonne heure, a-

1. Chronique parue dans *L'Écho de Paris* du 16 juillet 1932, sous le titre : « Qui triche ? »
2. *Journal 1926-1950*, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 269. Le mourant est Emmanuel Faÿ, peintre et illustrateur, ami de Radiguet. Il était mort aux États-Unis en 1923.

3. « Enquête aux pays du Levant », in *L'Œuvre de Maurice Barrès, op. cit.*, t. XI, 1967, p. 105.

4. Barrès quitta Marseille le 1^{er} mai 1914, à destination de Beyrouth.

t-il pris parti pour l'épanouissement libre et spontané de l'instinct ; mais jusqu'à ces dernières années, il n'avait pu se résoudre à jeter par-dessus bord ce qui, en lui, protestait. Parfois même, comme dans les pages de *Numquid et tu*, le gémissement inénarrable couvrait la voix de l'homme charnel. Aujourd'hui, toute protestation est étouffée ; le Gide de 1932 semble débarrassé de quelque chose ou de quelqu'un ; ce qu'il écrit pèse moins lourd ; il s'est terriblement allégé... En trichant ? Qui le dira ? Tricher, ce peut être d'escamoter une carte ; désormais, il manque une carte au jeu de Gide ; ou plutôt, à celle qui portait inscrit le nom qui est au-dessus de tout nom, il en a substitué une autre (qu'elle est sale ! que de traces de doigts !) où est écrit ce mot : *Progrès*. « J'aimerais vivre assez, écrit-il, pour voir le plan de la Russie réussir... Tout mon cœur applaudit à cette gigantesque et tout humaine entreprise¹. » Ainsi André Gide, qui enseignait à notre jeunesse que chacun de nous est le plus irremplaçable de tous les êtres, désire, maintenant, le triomphe de la termitière bolcheviste où toute créature sera interchangeable.

Et pourtant, dût l'adversaire en triompher, il faut reconnaître que si la mort n'avait interrompu la marche de Barrès vers le catholicisme, il aurait dû renoncer à cette orchestration si humaine et si belle des voix opposées de son âme. Oni, Barrès aurait dû choisir, il aurait dû retrancher ; il aurait dû jeter par-dessus bord, lui aussi, une part de son butin. Choisir, est-ce tricher ? Si choisir est tricher, tout le monde triche, et même celui qui choisit de ne pas choisir... Et le jeune mourant dont Gide nous rapporte les terribles paroles a bien fait de mourir.

Gide protestera que lui, du moins, ne triche pas, parce que ce qu'il sacrifie, c'est ce qu'il a reçu du dehors et par force, ce que l'éducation lui imposa ; et ce qu'il garde, c'est ce qui lui appartient en propre et touche à sa nature la plus profonde. Mais le chrétien reprend cette affirmation à son compte ; ce qui en lui résiste à tout, c'est le désir de pureté et de perfection... Débat sans fin, et qui nous départagera ? Eh bien, ce sera Gide lui-même, qui écrit dans son plus récent journal : « J'ai souvent éprouvé combien une obligation facilite en moi le bonheur ; une tâche à accomplir. Je ne parviendrai pas à me ressaisir sans discipline. C'est ici que triomphent les pratiques religieuses. L'être pensant qui n'a que soi pour but souffre d'une vacance abominable. Le voyage n'est qu'un étourdissement. Je suis à l'âge où je voudrais de moi le meilleur. Je n'obtiens rien et j'ai désappris d'exiger². »

Ne triomphons pas trop vite : si la pratique religieuse n'était qu'une discipline dont, à certaines heures, un Gide même éprouve le manque, qui donc y resterait fidèle ? Non, ce n'est pas une discipline toute nue dont

1. *Journal 1926-1950, op. cit.*, p. 272.

2. *Ibid.*, p. 269.

nous avons besoin, c'est d'un amour. Si ce joug n'était celui de l'amour, qui le supporterait ? Et voilà, sans doute, ce que Barrès, fils de Renan, comprenait mal ; mais Gide, lui, sait bien ce que nous voulons dire. Il ne s'agit pas, pour le chrétien, de dresser des barrières et des garde-fous, ni de se fournir de béquilles. Un homme qui s'efforce de vivre, tant bien que mal, selon la loi chrétienne, c'est simplement le signe qu'il préfère *quelqu'un*. Il peut aimer beaucoup d'autres choses, être sensible au charme d'une vie toute différente, comprendre Montaigne et Nietzsche – mais quelqu'un est dans sa vie, qu'il préfère, même en le trahissant. C'est une affaire personnelle entre un autre et nous-même ; un débat sans fin où parfois nous nous armons contre le Christ des arguments de l'humanisme ; – mais il faut toujours en revenir à la comparaison de Claudel : « Comme un homme qui préfère son ami¹... »

Il ne s'agit ni d'une construction de l'esprit, ni d'un monde imaginaire : quelqu'un est vraiment venu, certaines paroles ont été dites, certaines promesses affirmées. « ... Et si la perle de grand prix, insinue Gide dans son journal, pour la possession de laquelle un homme laisse tous ses biens, se découvre une perle fausse ? » Ici, Barrès eût peut-être répondu : « Que m'importe ? Le catholicisme est une valeur terrestre et cela suffit ; il nourrit l'âme et crée de la beauté... » Sur ce point, je me sens plus près de Gide ; car si je croyais que la perle est fausse, quel que fût le bénéficiaire que j'en pusse attendre, avec quelle fureur je la rejetterais ! Mais ici intervient cette grâce de Dieu et cette vertu de l'homme : la foi, suivie de la petite fille Espérance. Ce matin, j'assistais à la cérémonie où un jeune novice bénédictin prononçait ses vœux. À un moment, il étendit les deux bras et chanta, par trois fois, en latin, sur un ton de plus en plus élevé de supplication ardente : « Que je ne sois pas trompé dans mon espérance ! » Non, aucune angoisse dans cette prière ; ou, s'il en subsistait un atome, quelle vague d'amour et de joie le recouvrait, jaillie du plus profond de ce cœur pur ! L'amour apporte avec lui sa certitude.

Journal de Gide²

André Gide s'irrite avec raison de ce qu'un critique lui reproche d'être à la fois riche et communiste. Mais ce « coup bas », pourquoi le retourne-t-il aussitôt contre les catholiques ? Pourquoi surtout, afin de dénier au possédant le droit de se dire chrétien, sollicite-t-il l'évangile du jeune homme riche³, dont il ne nous rapporte que la dernière phrase ?

Au jeune homme qui lui demande ce qu'il doit faire pour acquérir la vie éternelle, le Christ énumère les commandements : « N'être ni

assassin, ni voleur, ni adultère, ni faux témoin, honorer son père et sa mère, aimer son prochain comme soi-même¹. » Puis le Christ se tait, comme s'il avait atteint le terme de ses exigences. Voilà donc ce que Dieu veut du commun des hommes. Certes, ce n'est pas peu de chose : aimer le prochain comme soi-même, quelle perfection ! Mais le jeune homme riche ne rompt pas l'entretien ; il s'enhardit : « Tout cela, Maître, je l'ai observé dès mon plus jeune âge. Que me manque-t-il encore² ? » Il cède à un attrait, il aspire à quelque chose de plus. « Alors, Jésus le regarda et il l'aima³. » Rien n'est changé depuis que cette parole a été dite. Tous, nous sommes aimés ; mais il y a le petit nombre de ceux que Jésus regarde soudain et qu'il aime de cet amour qui exige le don total : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, puis viens et suis-moi⁴. »

Nous demandons à Gide si, depuis que ces paroles ont été dites, la vie chrétienne n'a pas épousé le rythme marqué par ces deux temps dans les exigences du Christ ? Les épousailles de saint François avec la pauvreté, combien de créatures les ont, de siècle en siècle, renouvelées ! Et non seulement les plus humbles esprits, mais Pascal qui écrivait : « J'aime la pauvreté parce qu'il l'a aimée⁵. » Ce mot résume tout.

Le Christ exige de ses plus intimes amis, non pas précisément qu'ils soient pauvres, mais qu'ils choisissent d'être pauvres ; et c'est pourquoi les Ordres les plus renoncés se recrutent en partie dans les classes les plus riches. À quoi l'adversaire me répondra que tout cela met en pleine lumière les avantages que le capitalisme trouve à répandre la pratique de la religion dans la classe ouvrière. C'est à cet argument électoral que Gide surtout s'attache. En vérité, le chrétien doit chercher la justice d'abord et donc s'efforcer de remédier à l'injustice sociale – ne pas se résigner à l'injustice sociale (Gide ignore visiblement tout de la doctrine sociale de l'Église, de l'importance du syndicalisme chrétien dans le monde). Mais, parallèlement, en lui-même et dans les autres, le vrai chrétien cherche à instaurer l'esprit de pauvreté, le détachement. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les individus, mais les nations qui ont des cœurs de mauvais riches. Qui sait si l'asservissement de tout un peuple à la machine et à l'économique, justement parce qu'il est collectif, ne représente pas à son plus haut degré cet esprit de richesse qui a été maudit ? L'Église lutte à la fois contre la misère matérielle et prêche la pauvreté spirituelle. Tel est son paradoxe : elle multiplie les œuvres de

1. Mc, 10, 19.

2. *Ibid.*, 10, 20.

3. *Ibid.*, 10, 21.

4. *Ibid.*

5. *Pensées*, B. 550, L. 748.

1. « La Maison fermée », *Cinq Grandes Odes*.

2. Chronique parue dans *L'Écho de Paris* du 14 octobre 1933, sous le titre : « De l'amour des richesses, de l'ambition et de l'hypocrisie ».

3. Mt, 19, 16-21.

miséricorde et, pourtant, suscite de nouveaux pauvres selon le Christ ; elle peuple la terre de cœurs dépouillés.

Vous pouvez triompher de ce que les mauvais riches utilisent le Christ... (les grands financiers de gauche n'utilisent pas moins cyniquement le socialisme et la démocratie) ; le pire de leurs crimes est encore, en compromettant la religion, de s'être faits vos complices et de vous avoir fourni un argument pour frustrer les pauvres de l'union avec Dieu.

Mais, avouons-le : l'amour des richesses est, en nous, le signe que nous n'avons pas commencé de faire, du côté de Dieu, le premier pas ; même chez ceux qui ont prononcé le vœu de pauvreté, il reparait souvent sous divers masques ; et de toutes nos passions, ce serait sans doute la plus insidieuse, si l'ambition n'existait pas.

Cette rapidité dans la réussite, cette aisance à toujours s'installer, sans même avoir paru y songer, dans la première place : trait significatif et qu'un honnête homme ne doit pas feindre d'ignorer, s'il le décèle dans sa vie. Parce que nous sommes dépourvus de cette ambition à gros sabots qui est la plus répandue, nous avons toujours fait profession, et en toute sincérité, d'être indifférents aux honneurs. Ayons le courage de reconnaître que la réussite est la mesure de la véritable ambition : celle qui a l'habileté de s'ignorer. Ces imprudences, cette ouverture de cœur, ces abandons téméraires, ces professions de foi, ce goût des sujets brûlants, toute cette apparente folie, n'est-elle pas le fait d'un homme qui, sachant la vanité des profonds calculs que le réel toujours déjoue, se fie à un instinct en lui – cet instinct des mules dans la moutagne, lorsqu'elles longent en paix l'extrême bord de l'abîme ?

Ici, l'instinct de conservation se prolonge et s'épanouit en instinct d'avancement, et se manifeste par des réflexes d'une étonnante sûreté. Il n'est pas incompatible, d'ailleurs, avec une espèce de détachement, une fois la réussite obtenue. Atteindre à tout, non pour en jouir, mais pour n'avoir plus à y penser, c'est la méthode dont usent certains chrétiens qui veulent guérir de l'ambition ; ils croient n'être pas ambitieux parce qu'ils ne prennent conscience des hautes places qu'ils ont obtenues, que comme d'une préoccupation écartée. Atteindre aux honneurs tout naturellement, sans brigue, de telle sorte qu'aucun prétexte ne nous détourne plus de l'unique nécessaire, aucun saint, à notre connaissance, n'a suivi cette route pour atteindre à Dieu. Mais peut-être un Bossuet, un Fénelon ou même un Lacordaire... ?

Ici, nous atteignons, si j'ose dire, à la jointure de la vie édifiante avec la prospérité temporelle, où le pharisaïsme trouve son compte (et en particulier un certain protestantisme anglo-saxon). Dieu récompense-t-il, ici-bas, par des avantages matériels, ses serviteurs ? Si une vie honorable aux yeux des hommes est, presque fatalement, une vie réussie et comblée, épargnons-nous le ridicule de faire intervenir, dans cette distribution de

prix, ce Dieu pendu à un gibet par trois clous, et dont le corps n'est qu'une plaie. Reconnaissons simplement qu'entre la vie honorable et les honneurs, il existe une relation de cause à effet.

Osons aller plus loin : cet instinct qui joue à chaque minute, et d'autant plus sûrement qu'il échappe presque toujours à notre conscience claire, agissait aussi lorsque nous avons pris notre direction définitive et que nous avons fait notre choix. Dans quelle mesure son action fut-elle déterminante ? Beaucoup d'autres motifs nous sont connus, que nous avons maintes fois analysés ; mais ce secret mouvement de l'être qui cherche son avantage, diffus à travers toutes nos pensées, qui se glisse dans nos moindres paroles, qui n'est jamais étranger à nos silences, qui modère nos sympathies, qui décèle, chez les esprits les plus irritables et les moins faits pour supporter les fâcheux ou les sots, d'immenses ressources de patience... Nous ne connaissons jamais la part exacte qui lui revient dans les décisions solennelles où notre destin s'est fixé.

Ceci ne doit point nous troubler, nous qui savons qu'il n'y a rien en nous qui ne soit corrompu : la grâce fait flèche de ce bois pourri. Pourtant, quelle pièce aurait écrite Molière, s'il n'avait point donné à Tartuffe une claire conscience de son imposture ! Un Tartuffe à demi sincère eût été sublime de vérité et, partant, d'un atroce comique. Ce n'est pas qu'un vrai chrétien puisse ressembler, même de loin, à l'imposteur de Molière ; mais d'un Tartuffe à demi sincère, nous devrions toujours avoir l'image présente, pour nous tenir sur nos gardes. En vérité, un rationaliste, qui ne vit pas eu la présence de Dieu, risque d'être, plus qu'aucun dévot, proche de Tartuffe : comme Tartuffe, il rajuste sans cesse son Dieu, qui est la Raison humaine, à l'exigence de sa passion. Il est plaisant de voir nos humanistes tailler leurs principes sur mesure ; et, du jour au lendemain, cela devient un devoir, à leurs yeux, de quitter sa femme, de prendre celle d'autrui, de contenter telle inclination... Tartuffe se trouve chez eux, plus souvent que chez nous, car c'est avec l'humain qu'il est des accommodements – non avec le Ciel¹.

*Journal de Gide*²

Moscou, dont beaucoup d'ouvriers français se détournent, trouve de grandes consolations du côté de l'élite. Moscou attire plusieurs écrivains, fort délicats et subtils – et le premier de tous, André Gide, que le plan quinquennal plonge dans le plus curieux délire. Sans doute, ce délire ne rappelle-t-il en rien la ferveur bolcheviste de quelques personnes de la meilleure société et dont le cas est beaucoup plus simple : à ces gens du

1. « Le Ciel défend, de vrai, certains contentements ; / Mais on trouve avec lui des accommodements », *Tartuffe*, IV, 5.

2. Chronique parue dans *L'Écho de Paris* du 10 septembre 1932, sous le titre : « Les esthètes fascinés ».

monde, gavés de tout ce qui s'achète, il reste d'aspirer au luxe gratuit des attitudes avantageuses et des audaces qui ne coûtent rien. Mais il est délicieux de les observer lorsqu'il s'agit pour eux de se marier ou de marier leurs enfants : bien loin de chercher des alliances à l'extrême gauche, avec quelle furie, au contraire, ces bolchevistes du monde s'acharnent à décrocher, à la fois le plus beau nom et la plus grande fortune possible ! S'il leur arrive de céder sur le premier de ces articles, pour ce qui touche à l'argent, ils ne transigent jamais.

Les gens de lettres de l'élite, lorsqu'ils se tournent vers Moscou, cèdent à un attrait plus profond. Comblés, eux aussi, de tous les avantages d'une grande fortune acquise, ayant toujours vécu d'une vie préservée, retranchée, au milieu de toutes les délices de la culture, peut-être ont-ils souffert, dans le secret d'une mauvaise conscience ? La faim et la soif de justice que le Christ met au cœur de tout homme venant en ce monde, admettons qu'ils en aient subi le tourment. Il serait injuste de refuser toute noblesse à la crise qui les tient. Mais cette faim et cette soif toutes seules n'eussent pas suffi à leur donner l'amour du bolchevisme, et les en eussent bientôt éloignés. J'imagine de plus humbles mobiles.

Mon dernier enfant ne pouvait apercevoir un de mes amis indochinois sans se jeter passionnément dans ses bras : « C'est que tu l'aimes bien ? » lui demandai-je. « Oh ! non, me répondit-il, mais c'est qu'il me fait si peur... » La fascination que subissent quelques-uns de nos beaux esprits n'est peut-être pas d'un ordre très différent. Vous rappelez-vous ces premiers dessins de Jean Cocteau, dans le *Potomak*, où l'on voyait l'honnête ménage Mortimer fasciné par des monstres appelés *Eugène* ? Tels, ce petit groupe de beaux esprits, ces grands bourgeois de lettres, vêtus comme de luxueux voyageurs, et munis des mirobolantes valises de Barnabooth, s'approchent à pas comptés de l'ogre bolcheviste avec force salamalecs, et lui adressent des louanges dont l'une au moins nous aide à voir clair dans cette étrange aventure. Ils professent que ceci d'abord les attire au communisme : c'est qu'il est le Progrès – article de foi qui, à leurs yeux, ne souffre pas la discussion. Et sans doute, serions-nous mal venus de leur en tenir rigueur, puisqu'il faut toujours partir d'un acte de foi, si André Gide, relevant cette phrase d'un Révérend Père : « Il existe des principes immuables, sur lesquels le doute n'est pas permis !... », n'ajoutait qu'on ne peut rien imaginer de plus creux que cette phrase, « ni de plus bêtement sonore ». Or, lui-même ne nous permet pas de mettre en doute : 1° que l'humanité progresse ; et 2° que cette progression se manifeste singulièrement dans le bolchevisme. Son assurance va jusqu'à trouver fort bon que cette marche en avant « bouscule un peu ces excel-

1. *Journal 1926-1950, op. cit.*, p. 286. Il s'agit du R.P. Rouët de Journal.

lentes âmes¹ ». Ce sont les chrétiens russes qu'il désigne ici. André Gide ne veut pas qu'ils aient été persécutés. Il en parle sur ce ton léger que les massacres inspirent toujours à une certaine espèce d'honnêtes gens. « Le sang qui a été versé était-il donc si pur ? » s'écriait gentiment, un girondin, au lendemain des tueries de Septembre². André Gide (qui a l'audace d'affirmer que seule, ou presque, la religion persécute) ne va pas si loin que ce grand ancêtre : simplement, il refuse l'existence aux martyrs de l'orthodoxie russe. On ne leur a rien fait, selon lui, que de défendre à leurs prêtres « de malaxer le cerveau des enfants³ » (comme il ose écrire).

Mais élevons le débat et confessons, avec le bon Père dont Gide se moque, qu'il existe des principes immuables ; il en est un, en particulier, que je voudrais énoncer le plus simplement qu'il me sera possible : *chacun de nous sait qu'il pourrait devenir moins mauvais qu'il n'est*. Aucun homme qui ne possède cette certitude : il détient le pouvoir de devenir meilleur. Et qu'on ne vienne pas protester que le « meilleur » reste sujet à discussion. J'affirme qu'il n'est personne au monde qui ne voie ou qui, du moins, n'ait vu très clairement le point précis sur lequel il doit se vaincre pour devenir, sinon un saint, du moins un honnête homme, au sens le plus haut. Je pose en principe que cette connaissance a poussé en nous de si profondes racines que nous avons beaucoup de mal à l'en détacher. Il n'a pas fallu moins d'un demi-siècle à Gide pour substituer, à cette vue claire qu'il avait du progrès intérieur, sa foi naïve dans le progrès matérialiste.

Laissons là le point controversé de savoir si l'humanité suit une marche ascendante. Mais il ne s'agit, en tout cas, que d'une espérance, non d'une certitude. La passion avec laquelle certains hommes l'embrassent est en raison directe de celle qu'ils ont mise à détruire en eux ce tribunal de la conscience qui condamnait tous les crimes. Le progrès humain tel qu'ils le célèbrent, les charme surtout parce qu'ils en attendent un renversement des valeurs, conforme à celui qu'ils ont tenté de réaliser en eux. Ils ont un intérêt profond à confondre le progrès avec ce désordre, dont ils ont besoin, pour passer inaperçus. Cette loi morale, qu'ils bafouent et qu'ils nient, ils espèrent ne pas mourir sans avoir salué l'aurore d'un monde nouveau où elle ne sera plus inscrite dans la tradition des hommes. Que naisse enfin cette société où le cerveau et le cœur des enfants auront été si profondément « malaxés », qu'ils auront perdu tout pouvoir de discerner le bien du mal ! Quelle admirable espérance, pour ces beaux esprits, que cette société nouvelle où il ne sera plus donné

1. *Journal 1926-1950, op. cit.*, p. 286.

2. Ce n'est pas après les massacres de Septembre, mais en juillet 1789, après la mort de Foullon et de Bertier, qu'Antoine Barnave (1761-1793) prononça cette phrase à l'Assemblée.

3. *Journal 1926-1950, op. cit.*, p. 286.

à personne d'avoir des remords, puisque le nom même des vices y sera oublié ! « Je voudrais crier très haut ma sympathie pour l'URSS, écrit M. Gide dans *La Nouvelle Revue française*, et que mon cri soit entendu ; ait de l'importance. Je voudrais vivre assez pour voir la réussite de cet énorme effort ; son succès, que je souhaite de toute mon âme, auquel je voudrais pouvoir travailler ; voir ce que peut donner un État sans religion, une société sans cloisons. La religion et la famille sont les deux pires ennemies du Progrès¹. »

Religion, famille : le progrès intérieur ne trouve, nulle part, aide meilleure ; c'est donc qu'il n'est pas simplement différent du progrès général de l'humanité tel que le conçoit Gide, mais qu'il en est l'ennemi. Nous voyons clair maintenant. Il serait vain de vouloir prouver à ce néophyte que la dictature bolcheviste est une des plus accablantes que l'humanité ait jamais subies ; que lui importent les contraintes extérieures ? La seule contrainte qu'il redoute, cette loi morale que fortifient, contre nous-même, la religion et la famille, il la croit vaincne enfin ; victoire que, selon lui, on ne saurait payer trop cher ! Il existe donc un endroit du monde où l'homme, quoi qu'il fasse, ne peut plus commettre le mal, puisque le bien et le mal y ont été supprimés par simple décret... Ô merveille !

Progrès intérieur de l'homme selon le Christ, progrès matériel selon le marxisme, nous en revenons toujours aux deux cités dressées l'une contre l'autre jusqu'à la consommation des siècles. J'ai foi en la puissance de celle qui paraît la plus faible. Je pense à ces soldats de l'Armée rouge qu'un rapport bolcheviste nous montre, au moment du sommeil, obstinés à faire le signe de la croix. Je relis ces lignes de Gide qui, dans le dernier numéro de *La Nouvelle Revue française*, précèdent presque immédiatement son acte de foi dans l'URSS : « Il y a certains jours où, si seulement je me laissais aller, je ronlerais tout droit sous la table sainte²... » Ici, le sentiment seul nous importe, bien que l'expression en soit basse. Gide ajoute que c'est la probité d'esprit qui le retient ; mais nous croyons, avec Bourdaloue : « qu'il ne dépend pas de nous d'avoir ou de n'avoir pas cette lumière... ». Il y a des hommes qui seront éclairés et qui seront appelés, inlassablement, jusqu'à la fin.